

**17 de moyenne et 28 refus sur Parcoursup : la désillusion des lycéens modèles**

En découvrant les [premiers résultats de Parcoursup](#) le 2 juin, Nikita, 17 ans, a failli tomber de sa chaise : 28 refus d'office. Inscrit en spécialités maths et physique-chimie, au lycée André-Malraux à Biarritz, il a pourtant tout du bon élève. Avec une moyenne générale de 17 en terminale, il parle quatre langues, dont l'anglais et le serbe couramment, et passe une partie de son temps libre à se former sur Python.

« Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas été admis, ni ce que j'aurais dû faire de plus. J'ai pris le temps de me renseigner sur les critères de sélection dans chaque formation, adapté mes lettres de motivation en conséquence et participé à plusieurs [journées portes ouvertes](#). J'ai même pris des cours particuliers pour me préparer aux prépas MPSI que je visais. Mais j'ai l'impression que mes efforts n'ont servi à rien. Je le vis vraiment comme une injustice. »

**« Aberration du système »**

Même désillusion du côté d'Émilie. Sa fille Kelya, 17 ans elle aussi, en terminale ST2S au lycée Bonaparte de Toulon, rêve depuis des années de devenir manipulatrice radio et s'en est vraiment donné les moyens. « Elle s'est inscrite dans la bonne filière, a rencontré des radiologues, effectué des stages, passé le [brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur \(Bafa\)](#) », énumère-t-elle. Mais ça n'a pas suffi. Malgré un an d'avance et une moyenne générale de 16, elle est en liste d'attente pour entrer à l'Institut de formation public varois des professions de santé (IFPVPS), son premier choix. Idem pour l'école d'Avignon.

En revanche, elle a été acceptée sur pratiquement tous ses vœux infirmiers, alors que ce n'est pas son projet principal. « C'est toute l'aberration du système », s'exclame Émilie qui promet de demander des explications sur les critères qui ont motivé ces décisions comme le permet le Code de l'Éducation. Et elle ne compte pas s'arrêter là. « Je vais me battre jusqu'au bout », annonce-t-elle. « J'appellerai les écoles, l'académie, la mairie, même le ministère s'il le faut. Je refuse de pousser ma fille dans une filière qu'elle n'aime pas juste pour avoir une place. Ce serait la mettre en échec. »

Sur les réseaux sociaux, de nombreux témoignages pointent le même phénomène : des élèves sérieux, avec de bons dossiers, qui n'ont pas obtenu la formation qu'ils espéraient. Pas question bien sûr d'en faire une généralité. Les [deux tiers des lycéens avaient en effet reçu au moins une réponse favorable dès le 2 juin](#). Grégoire Ensel, vice-président de la FCPE, première fédération de parents d'élèves, assure toutefois que ces situations lui remontent régulièrement ces dernières années. « La plupart du temps, il s'agit d'élèves travailleurs, impliqués, respectueux des consignes, avec de bons résultats, qui ont toujours répondu aux attentes du système scolaire. Et au moment de la découverte des réponses sur Parcoursup, les vœux espérés n'aboutissent pas, ou très mal. »

Keyla me demande à quoi ça lui a servi de travailler autant et je ne sais plus quoi lui répondre

Émilie, dont la fille n'a pas obtenu ce à quoi elle aurait pu prétendre

Un échec souvent vécu comme une injustice. « Beaucoup de parents, notamment dans les classes moyennes et supérieures, ont intégré l'idée que si leur enfant faisait ce qu'on lui demandait à l'école, il serait récompensé », constate Grégoire Ensel. « Quand cette promesse implicite ne se concrétise pas, c'est extrêmement dur à vivre. » Émilie confirme. « Depuis toujours, j'inculque à mes enfants les valeurs de la méritocratie », raconte-t-elle. « En voyant aujourd'hui des élèves moins investis, moins assidus, parfois sans vocation réelle, classés devant elle, Keyla me demande à quoi ça lui a servi de travailler autant et je ne sais plus quoi lui répondre. »

**Plus il y a de demandes, moins on a de chance d'y entrer**

Comment expliquer que des lycéens au parcours scolaire exemplaire se retrouvent ainsi écartés des formations pour lesquelles ils cochaient a priori toutes les cases ? Il y a d'abord une mécanique structurelle. Avec Parcoursup, chaque lycéen peut ainsi formuler dix, quinze vœux, parfois plus. Si les demandes s'orientent toutes vers les mêmes formations,

la pression démographique s'accroît automatiquement. « Cela fonctionne un peu comme un marché », analyse la sociologue Annabelle Allouch, spécialiste des inégalités scolaires. « Plus il y a de demandes sur une filière, moins on a de chances d'y entrer ».

C'est précisément ce qu'a vécu la fille d'Olivier. Ancienne élève en section européenne dans un lycée de Strasbourg, elle visait des licences de sciences politiques à Paris, Lyon ou Lille. Malgré une moyenne de 15-16 et des engagements comme déléguée de classe et bénévole dans le cadre du Service national universel (SNU), elle n'a obtenu aucune proposition. Pas même une liste d'attente. « Elle avait beaucoup travaillé, ça a été une claque », résume le père de famille.

D'après Jérôme Teillard, l'architecte de la plateforme au Ministère, le scénario était pourtant prévisible. « Depuis la réforme du lycée et la création de l'enseignement de spécialité HGGSP, [les licences de sciences politiques et les IEP](#) ont vu le nombre de demandes fortement augmenter partout en France », explique le spécialiste. « Aujourd'hui, ils font aujourd'hui partie des formations les plus demandées sur Parcoursup. »

### **Quotas, concurrence et niveau des lycées**

Dans ce contexte ultra-concurrentiel, l'obtention d'une mention n'est plus forcément un passeport garanti pour la filière de son choix. Selon le ministère de l'Éducation nationale, 59,2 % des candidats - toutes voies confondues et hors spécialités agricoles - ont obtenu une mention en 2025, soit deux fois plus qu'il y a vingt-cinq ans. L'évolution est particulièrement frappante pour les mentions très bien dans le bac général : de 1,3 % en 2000, leur taux est passé à 13,7 % en 2024-2025, soit une multiplication par plus de dix en vingt-cinq ans.

Choisir une voie d'excellence ne vous avantage pas non plus sur Parcoursup. Au contraire. Vasco était premier de sa classe en seconde au lycée Gustave Eiffel à Bordeaux, avec 19,6 de moyenne en maths. Il a ensuite intégré une classe euro-maths, présentée comme une voie royale vers les prépas et les [grandes écoles d'ingénieurs](#). C'est là que tout s'est compliqué.

il s'est retrouvé en milieu du peloton avec environ 14 de moyenne

Thomas, Père d'élève

« Dans cette classe très forte où la notation était plus exigeante, il s'est retrouvé en milieu du peloton avec environ 14 de moyenne », explique son père Thomas, sapeur-pompier au Sdis 33. Assez pour être admis dans une prépa de milieu de tableau comme Louis Barthou à Pau mais insuffisant pour intégrer le haut du panier qu'il visait.

À cela s'ajoute un facteur peu connu des familles : les quotas géographiques. La loi prévoit qu'une part des places soit réservée aux candidats de l'académie. « Un élève non boursier de Bordeaux qui candidate à Assas partira donc forcément avec un handicap, quelle que soit la qualité de son dossier », confirme Annabelle Allouch.

### **« Au final je suis très heureuse de ce que j'ai construit »**

Bien sûr, la messe n'est pas forcément dite pour autant. Nombre de candidats finissent par obtenir leur voeu préféré à l'issue de la phase complémentaire. Mais quand les listes d'attente ne bougent pas, il n'y a pas toujours d'autre choix que de changer de cap. Gaëtan (*le prénom a été changé*), en spécialités maths-physique au lycée Montaigne à Bordeaux, s'imaginait intégrer la prépa MP21 de son lycée mais avec un peu plus de 15 de moyenne générale, il n'a pas été pris. Il s'est donc rabattu sur le cursus master en ingénierie à l'université de Bordeaux, mais il s'ennuie. « Il a peu d'heures de cours et a l'impression de refaire une partie du programme de terminale », regrette Sabine (*le prénom a été changé*), sa mère. Pour continuer à se stimuler et ne pas perdre son niveau, il a récupéré les cours de maths d'un ami en prépa à Brest.

Léa, 27 ans, est elle devenue [ingénieure en environnement](#), alors qu'elle se voyait vétérinaire. « En 2016, sur Parcoursup, j'avais été acceptée en prépa BCPST - l'une des voies d'accès aux études vétérinaires -, mais connaissant la réalité de la prépa, j'ai préféré postuler en DUT, a priori plus accessible », explique-t-elle. Malheureusement, sur les six demandes qu'elle a formulées, elle a reçu cinq refus dès le premier tour.

Et à Tours, elle était 120e sur liste d'attente. C'est comme ça qu'elle a atterri en master de biologie-écologie à l'université

Marie et Louis Pasteur, à Besançon. « C'est drôle parce que je suis allée dans tout ce que je ne voulais pas au départ : la fac, ce master... et au final je suis très heureuse de ce que j'ai construit. Ce n'est pas le métier que j'avais imaginé enfant, mais je reste proche de la nature et du vivant. »

### Prendre le large pour un nouveau départ

Pour ne pas renoncer à leurs rêves, d'autres choisissent l'exil. C'est le cas d'Emma, 23 ans. Depuis toute petite, elle n'a qu'une idée en tête : [devenir médecin](#). « À six ans, je faisais des coloriations sur des cerveaux et je lisais les atlas de ma mère, pédopsychiatre. Pour moi, c'était ça et rien d'autre », confie-t-elle. Elle s'est donc donné tous les moyens de réussir. « Bilingue franco-anglaise, très sportive, je n'ai jamais eu en dessous de 16 de moyenne durant toute ma scolarité », raconte-t-elle.

Dès la première, elle a suivi, en parallèle du lycée, une prépa spécialisée avec des cours chaque samedi et une partie des [vacances scolaires](#). « Pas pour maximiser mes chances d'être admise en médecine, juste pour assouvir ma soif de connaissances sur le corps humain, insatisfaite avec mes seuls cours de SVT », assure-t-elle. Cela ne l'a pas empêchée de passer par la case liste d'attente sur Parcoursup en 2021. « En Paces à la Sorbonne, j'étais classée 4500e et c'était ma position la plus haute », se souvient-elle. « Comme si tout ce que j'avais fait pendant des années n'avait pas été valorisé. » Obsédée par ses classements, elle passe chaque matin à regarder combien de places elle a gagnées depuis la veille.

Après des mois de démarches et un esclandre dans le bureau de la doyenne, elle est acceptée in extremis à la Sorbonne mais démarre l'année avec dix jours de retard et le fantôme de l'échec encore à l'esprit. « Chaque fois que je n'arrivais pas à résoudre un exercice ou à répondre à un QCM, je pensais à cette injustice. » Résultat : elle ne validera pas son premier semestre.

Pour sortir de l'impasse, Emma est partie [étudier la médecine à Chypre](#). « Ce n'est pas plus facile », assure-t-elle. « On a des examens, du contrôle continu, des travaux de groupe, des présentations, des stages à l'hôpital. Mais il n'y a pas la pression permanente qui existe en France où la sélection est basée sur la capacité à apprendre énormément de choses en très peu de temps. »

Le montant des études n'est pas le même non plus : 20 000 euros par an. Pour Emma, ça n'a jamais été un frein. Elle dit toutefois penser souvent à ceux qui partageaient les mêmes rêves mais n'ont jamais pu les réaliser faute de moyens. C'est là, pour elle, le plus injuste dans le système.

[Cet article est paru dans Le Parisien Étudiant \(site web\)](#)

### Illustration(s) :

Les bons élèves se heurtent à une forte concurrence, malgré leurs notes excellentes. (Illustration) LP/ Delphine Goldsztejn.

© 2026 Le Parisien Étudiant. Tous droits réservés.

Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

news-20260605-PADW-391d01e066a1760b818c31c3ca886d32433e89a9